HAL
open science

La mise en scène ironique de la science dans les Confessions de Jean-Jacques Bouchard

Bruno Roche

To cite this version:

Bruno Roche. La mise en scène ironique de la science dans les Confessions de Jean-Jacques Bouchard. Laurence Rauline, Bruno Roche, Olivier Roux. Libertinage et philosophie -10- numéro spécial, Science et littérature l'âge classique, Actes du colloque Science et littérature à l'âge classique, divorce ou communauté ? (du 24 au 26 novembre 2005), dir. Laurence Rauline, Bruno Roche et Olivier Roux, Presses Universitaires de Saint-Étienne, 2008., 10, Publications del'Université de Saint-Étienne, 2008, Libertinage et philosophie au XVIIe siècle, 978-2-86272-490-4. hal-01726017

HAL Id: hal-01726017

https://hal.science/hal-01726017v1

Submitted on 7 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La mise en scène ironique de la science dans *Les Confessions* de Jean-Jacques Bouchard

Jusqu'à une date récente[1], le regard critique porté sur Jean-Jacques Bouchard est resté sous le signe de la dichotomie, au point de donner deux images inconciliables du personnage. Dès le testament, publié par M. Tamizey de Larroque, et dont la dernière version date du 16 août 1641, soit quelques jours seulement avant le décès de Bouchard, un partage s'opère : les imprimés et les papiers intimes, au premier rang desquels figurent des vers impies et le fameux *Journal*[2], seront confiés à l'ami Cassiano del Pozzo, le confident des dernières années, mais les œuvres d'érudition, les manuscrits anciens, iront rejoindre le fonds du cardinal Barberini. Les témoignages contemporains laissent également apparaître deux visages du personnage. Les anciens amis du cercle Dupuy se montrent choqués par les obscénités contenues dans le manuscrit du *Journal*[3]. Marchand, le Pylade des *Confessions*, prendra soin de se désolidariser de son vieux complice en dénonçant, dans une épigramme conservée par Tallemant[4], l'arrivisme, la grossièreté et l'hypocrisie de celui qui fut son ancien condisciple au collège de Calvi. D'un autre côté, l'étude de sa correspondance révèle le portrait d'un érudit, animé d'une indéniable curiosité scientifique. Il entretiendra une relation épistolaire suivie avec les Grotius, Campanella, Mersenne, Galilée, Gassendi… C'est également lui qui envoie Saint-Amant à Galilée et qui sert d'intermédiaire entre le savant italien et les mathématiciens français. Au dix-neuvième et au vingtième siècles, la réception de l'œuvre relève de la même logique de séparation du pornographique et de l'érudition. L'édition d'Alcide Bonneau, en 1881, suscite des réactions indignées : le préfacier a beau mentionner la curiosité et l'érudition du personnage, la critique parle d' « immoralité révoltante ». A son tour, dans son étude sur le libertinage érudit[5], René Pintard s'intéresse à la figure de ce *Janus bifrons*, mais, pour décrire le personnage, il use de termes porteurs d'un jugement moral défavorable, qui s'expliquent sans doute par le mépris que le chercheur éprouve pour tout ce qui à ses yeux constituerait un dévoiement du libertinage érudit, et déboucherait sur un matérialisme pratique susceptible d'entretenir la confusion entre libertinage de pensée et libertinage de mœurs. Bouchard est présenté comme « le moins vertueux des érudits », le « scandaleux », l' « indécent personnage ». Pintard met en cause « la netteté de ses mœurs », dénonce « des vices fort vilains appris au collège », condamne celui qui, avant de partir pour l'Italie, « laisse une suprême preuve de sa méchanceté » en dérobant le petit pécule d'une domestique. Enfin, il concède que si Bouchard a eu du génie, « il ne l'a pas employé à résoudre les problèmes qui embarrassent les hommes, il l'a mis dans sa propre existence ». Comme si la dignité érudite était sans cesse compromise par la « rouerie libertine ». Ce qui semble gêner la critique, c'est que les préoccupations scientifiques de Bouchard, que personne ne songe à remettre en question, sont plus que pour d'autres liées aux aléas de sa biographie et relèveraient au mieux de motivations privées, ambiguës, coupées de tout projet d'émancipation universelle. Pire, dans *Les Confessions*, elles se trouvent mêlées aux obscénités les plus indécentes. Nous remarquerons rapidement que les présupposés de

---

[1] Ces dernières années l'œuvre du Jean-Jacques Bouchard est en effet devenue un objet d'étude à part entière, comme en témoigne la récente publication du livre de Michel Jeanneret *Éros rebelle*, ou le séminaire dirigé par Jean-Pierre Cavaillé.

[2] Jean-Jacques Bouchard, *Les Confessions* in Journal, Les Œuvres de Jean-Jacques Bouchard par Emanuele Kanceff, G. Giappichelli editore,Torino, p. CI et CIII.

[3] Voir lettre de Dom Dupuy, *ibid*., p. CIII.

[4] Voir Tallemant des Réaux, *Historiettes*, tome II, édition établie et annotée par Antoine Adam, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1961, p. 1508.

[5] Voir René Pintard, *Le libertinage érudit dans la première moitié du XVIIe siècle, Nouvelle édition augmentée d'un avant-propos et de notes et réflexions sur les problèmes de l'histoire du libertinage,* Genève, Slatkine reprints, 2000, p. 231 et suivantes.

cette vision négative tiennent certainement au refus d'admettre l'intérêt idéologique et philosophique du rire et de l'obscénité. Cette complaisance coupable de Bouchard pour le bas corporel l'éloignerait radicalement d'un La Mothe Le Vayer ou d'un Gabriel Naudé, *a fortiori* du chaste Gassendi. Pourtant Bouchard est de ces libertins qui nous invitent à passer outre la distinction entre libertinage de mœurs et libertinage érudit. Dans *Les Confessions,* l'articulation entre les deux notions est fortement mise en évidence par un rapport d'implication logique. On se souviendra que ce sont les caresses permises par Allisbée qui encouragent Oreste à « passer de la physique à la métaphysique » et à lui donner une leçon d'athéisme [6]. Nous souhaitons donc inscrire notre réflexion contre ces présupposés, convaincus que c'est dans l'écriture comique et à travers l'obscénité que s'expérimente une forme de « théorie» de l'expérience scientifique, si asystématique, si lacunaire fût-elle. Car, s'il n'est pas question de voir dans les œuvres de Bouchard une critique argumentée de la science aristotélicienne ou l'exposé explicite d'une méthode – d'un système – favorisant le progrès de la connaissance humaine, ce récit comique et parfois obscène, où le corps, avec ses impératifs et ses limites, semble inviter l'esprit à imaginer des hypothèses à l'infini et à inventer toutes sortes d'expériences, nous sommes tentés de reconnaître une formule narrative chère aux libertins : le *spoudogeloion*[7], c'est-à-dire une écriture hybride, mélangeant le sérieux et le comique. Celle-ci permet d'abord d'interroger et de remettre en cause les savoirs scolastiques cloisonnés, traitant toujours séparément les maux du corps et ceux de l'âme. Or, c'est par ce biais que s'engage un questionnement sur les obstacles qui retardent le perfectionnement des sciences. Du point de vue des méthodes, nous mesurerons les forces et les faiblesses de cette mise en scène ironique à l'aune de textes qui ont joué un rôle moteur dans l'histoire des sciences. Au premier chef, le *Novum organum* de Francis Bacon nous servira d'instrument de comparaison. En effet, le discours sérieux qui se tient sous la forme aphoristique y est entièrement assumé par son énonciateur et nous fournit sans effet de brouillage un système fiable des valeurs de référence des novateurs. En outre nous tiendrons compte de l'instabilité du régime ironique et nous tâcherons d'éviter de faire de Bouchard quelqu'un de plus novateur que les novateurs en donnant systématiquement une valeur scientifique ou un sens subversif à ses gaudrioles.

Cibles communes de Bouchard et des novateurs

Première cible identifiée : la médecine empirique

Sans prendre parti pour ou contre l'authenticité de l'autobiographie, nous remarquons d'emblée le caractère très construit du récit de vie. Le nom d'Oreste, judicieusement choisi pour désigner le personnage principal, marque une forte rupture avec l'ordre familial et traduit plus généralement une opposition à toutes les formes d'autorité. Il rend par exemple manifeste la position polémique et agressive du narrateur vis-à-vis de l'autorité médicale dont le savoir est empilé dans des livres. Tel un enquêteur scrupuleux, Oreste passe au crible cet héritage. Sa curiosité et son indépendance d'esprit le poussent à vérifier les ragots ou les on-dit colportés dans les anthologies. Il se livre ainsi au jeu des sept erreurs :

---

[6] « Cette permission, donnée avec mille baisers et embrassements plus chauds et plus serrés ce semblait que l'ordinaire […] fit concevoir à *Oreste* une bonne opinion de la force de l'esprit de cette fille ; et pour l'éprouver il commença à passer de la *physique à la métaphysique* et lui montra comme tous ses fondements étaient ruineux et fondés sur *la fourberie des uns et la niaiserie des autres ; lui faisant voir clairement la fausseté et futilité de tous ses mystères les plus sérieux* », *éd. cit*., p. 13. Pour faciliter la lecture, nous avons remplacé les caractères grecs par des italiques.

[7] Voir Jean Lafond, « Burlesque et spoudogeloion dans *Les États et Empires de la Lune* », in *Lire, vivre où mènent les mots, De Rabelais aux formes brèves de la prose*, Paris, Champion, collection « Lumières classiques », Paris, 1999.

> Oreste, après avoir fait quantité d'expériences pour voir si tout ce que disent les médecins du sang menstruel était vrai (ce que par parenthèse il a trouvé faux : par exemple, qu'il tue les herbes et les boutons de la vigne ; qu'il fasse enrager les chiens ; qu'il soit si âpre et corrosif, Oreste l'ayant éprouvé sur sa propre langue ; qu'il dissoude [sic] le bitume du lac Asphaltide ; que sa rouille ne s'en aille jamais de dessus le fer ; que les femmes qui ont leurs fleurs ternissent un miroir en se regardant, fassent corrompre la saumure etc.,) […][8].

Composés selon une logique de compilation et dans le goût des *mirabilia* inspirés de Pline l'Ancien et des naturalistes de l'Antiquité, les recueils de médecine qu'Oreste consulte dans la bibliothèque paternelle sont encombrés d'erreurs populaires ; ils accumulent sans discernement des curiosités choisies sur le seul critère de l'exceptionnel plutôt que de consigner des observations précises validées par l'expérience. Se trouve visée la médecine empirique qui s'appuie, selon Robert Halleux, sur la « littérature des réceptaires et des antidotaires dérivés des pharmacologues alexandrins, et des écrits de Galien ». En s'attardant sur les erreurs contenues dans ces codex ou « pharmacopées de villes[9] », Bouchard stigmatise une science qui se contente d'additionner les savoirs et qui dépend entièrement de l'autorité livresque au détriment du bon sens et de l'esprit d'examen.

Ainsi, « pour empêcher la *grossesse*[10] », Oreste « se mit à faire un recueil de ce que les médecins ont écrit en cette matière, et acheta les *drogues* qu'il jugea être les plus puissantes dans l'effet : qu'il voulut néanmoins expérimenter avant que de rien hasarder[11] ». La position d'Oreste, et à travers lui de Bouchard, vis-à-vis de la science médicale s'éclaire à la lumière de l'apologue des fourmis et des abeilles de Francis Bacon[12] : comme le chancelier anglais, il critique l'empirisme de ceux qui traitent les sciences à la manière des fourmis. Le travail d'Oreste s'apparente plutôt à celui d'une abeille. En effet, il ne se contente pas « d'amasser et de faire usage » de la matière que lui offre l'histoire naturelle, mais par un usage actif de l'entendement, il mène ses propres expériences qui la modifient et la transforment. Transposées sur la scène comique, nous retrouvons donc des préoccupations méthodologiques fort voisines de celles que Bacon développait dans son fameux apologue.

Deuxième cible : prises séparément la médecine du corps et la médecine de l'âme s'avèrent inefficaces

Après avoir pris la médecine empirique comme cible d'une ironie *paradigmatique*, Bouchard recourt à l'ironie *syntagmatique* dont la fonction, selon Philippe Hamon, est de s'attaquer « à la logique des déroulements et des enchaînements, aux dysfonctionnements des implications argumentatives comme à ceux des chaînes de causalité […] aux diverses formes du ratage et des mauvaises évaluations de moyens en fonction de fins […] entre les écarts qui

---

[8] Bouchard, *op. cit.*, p. 18.

[9] Voir l'article « Médecins, chirurgiens, apothicaires » de Robert Halleux, in *Dictionnaire de la science classique*

[10] Les termes « grossesse » et « drogues » sont écrits en lettres grecques. Pour faciliter la lecture, nous les reproduisons en italique.

[11] Bouchard, *ibid.*, p. 21.

[12] « Ceux qui ont traité les sciences furent ou des empiriques ou des dogmatiques. Les empiriques, à la manière des fourmis, se contentent d'amasser et de faire usage ; les rationnels, à la manière des araignées, tissent des toiles à partir de leur propre substance ; mais la méthode de l'abeille tient le milieu : elle recueille sa matière des fleurs des jardins et des champs, mais la transforme et la digère par une faculté qui lui est propre. Le vrai travail de la philosophie est à cette image. Il ne cherche pas son seul ou principal appui dans les forces de l'esprit ; et la matière que lui offre l'histoire naturelle et les expériences mécaniques, il ne la dépose pas telle quelle dans la mémoire, mais modifiée et transformée dans l'entendement. Aussi d'une alliance plus étroite et plus respectée entre ces deux facultés, expérimentale et rationnelle (alliance qui reste à former), il faut bien espérer » in Francis Bacon, *Novum organum*, introduction, traduction et notes par Michel Malherbe et Jean-Marie Pousseur, Paris, PUF, 1986, Aphorisme 95, p. 156-157.

peuvent survenir entre des préparations et des chutes »[13]. Selon Celse, la médecine pratique se divise en trois parties (diététique, pharmaceutique et chirurgie[14]). Dans le cadre de cette communication, nous concentrerons notre intérêt sur les bénéfices qu'Oreste entend tirer de la pharmaceutique**.** Soucieux de recouvrer la pleine santé sexuelle, il se fie d'abord aux ouvrages de pharmacologie du temps. Il ingère force « salades de roquettes[15] » et autre « satyrion ». Mais pour un piteux résultat : « il commença à croire lui-même qu'il était impuissant[16] ». Désirant favoriser la contraception de sa partenaire, il utilise également toute une pharmacopée : toutes les plantes susceptibles de préserver du mal d'enfant sont testées d'une manière ou d'une autre, de l'*armoise* à la *coloquinte* en passant par l'*aristoloche*, cette dernière étant « bonne à évacuer les lochies et les arrière-faix des femmes nouvellement accouchées, et à provoquer les mois supprimés[17] ». Cependant le héros rencontre un nouvel échec. Il n'aura pas le loisir d'éprouver réellement l'efficacité de ces plantes abortives : l'expérience tourne court à cause de « l'humeur méfiante » de sa partenaire.

Les remèdes du corps s'avèrent donc inopérants mais, symétriquement, les seuls remèdes de l'âme ne semblent pas plus efficaces.

Au moment où commence le récit des *Confessions*, Oreste a apparemment triomphé de ses troubles moraux :

> Par le continuel étude de la philosophie où l'avait embarqué son cher ami Pylade, il avait tellement apaisé les troubles des affections violentes et des appétits déréglés, dont la jeunesse a accoutumé d'être agitée, qu'il s'en fallait de peu qu'il ne fût arrivé à l'exemption de passion des stoïques […] et fit dessein de ne plus chercher dorénavant que la beauté et le plaisir des livres, auxquels il joignit encore de plus le divertissement de la musique…[18]

Le récit de vie débute par un portrait du jeune homme en philosophe maître de ses passions. On aura au passage relevé le rôle éminent attribué à la musique comme composante de l'*otium* libertin. Oreste cultive donc sa tranquillité d'esprit par la « lecture de Sénèque et d'un livre d'airs[19] » jusqu'à la péripétie qui provoque la démolition ironique du héros stoïcien. Apparue dès la première rencontre érotique avec une petite vachère, la perturbation physiologique engendre en effet de nouveaux troubles psychiques, plus difficiles à soigner. Le fiasco est décrit sans ambages :

---

[13] Philippe Hamon, *L'Ironie littéraire, essai sur les formes de l'écriture oblique,* Paris, Hachette supérieur, 1996, p. 30.

[14] Pour la diététique, voir le régime alimentaire conseillé par ses amis, Elaios, Epicouros, Tubero, Peleos, Scopa, qui « le forcèrent d'ajouter à son festin un plat de raisins ou de pommes », *op. cit*., p. 30. Le contraste entre la préparation et son résultat signale l'ironie : tout ce beau monde, cette théorie de grands esprits, pour ce simple conseil qui tombe sous le sens. En revanche, on ne trouve rien sur la chirurgie**,** à moins de prendre le mot au sens métaphorique et libertin, attesté chez La Mothe Le Vayer qui désigne ceux qui s'adonnent à l'onanisme comme des adeptes de la « gentille Chirurgie ». Auquel cas, il faut remarquer qu'Oreste se « branle la pique » plusieurs fois par jour sans être pour autant soulagé.

[15] Roquettes : « tous conviennent que la roquette est chaude & porte à l'amour & que pour bien faire on n'en doit manger qu'avec des laitues qui servent à tempérer sa chaleur » (Thomas Corneille renvoie à Paré, VIII, 20 ; Richelet).

Satyrion : « Cette plante excite à luxure. On dit que tenant seulement la racine dans la main, elle met en chaleur. Mais elle a bien plus de vertu, quand elle est prise avec du vin, ou lorsqu'on la mange confite. » (Furetière).

Aristoloche : « bonne à évacuer les lochies et les arrière-faix des femmes nouvellement accouchées, et à provoquer les mois supprimés » (Thomas Corneille).

[16] Bouchard, *ibid.*, p. 9.

[17] Voir la définition du dictionnaire de Thomas Corneille in *Le grand atelier historique de la langue française*, édition électronique Redon.

[18] Bouchard, *op. cit.*, p. 3.

[19] *Ibid.*, p. 4.

> Ayant donc donné le rendez-vous à cette *fille*[20] le soir au même lieu, comme il voulut faire son entrée *in monte ficale, la strettezza* des lieux, et la froideur qui a accoutumé de le saisir en telles actions, lui émoussa tellement sa pointe, qu'il ne put jamais passer outre[21].

De même, les lectures ne lui sont d'aucun secours lorsqu'il s'agit de soigner sa passion pour Allisbée : « Car, pour les livres, qui étaient autrefois tout leur bien, ils les avaient tellement abandonnés, qu'Oreste en un an entier ne put jamais achever de lire les *Morales* d'Aristote avec le commentaire grec, livre qu'il avait choisi comme un *antidotarium* à sa folie [22] ». Grâce au jeu combiné des deux formes de l'ironie (paradigmatique et syntagmatique) entendue comme l'art de la réfutation, dans son récit comique, Bouchard a montré l'inefficacité des médecines du corps (la pharmaceutique) et de l'âme (la lecture de Sénèque ou d'Aristote) prises séparément. Mais ce faisant, et c'est par là que *Les Confessions* dépassent le cadre de la simple anecdote, il s'est aussi attaqué aux mêmes obstacles que Bacon. Après avoir constaté que le savoir est empilé dans des livres considérés comme des autorités indiscutables (que ce soient les livres de médecine ou ceux d'Aristote), lui aussi déplore que ce savoir est cloisonné et reproduit la hiérarchie du corps et de l'âme.

Ce que permet la mise en scène ironique de la science

Toutefois, dans *Les Confessions*, le comique et le sérieux entretiennent des rapports plus complexes et au-delà des éléments risibles ou obscènes qu'il produit pour exercer une fonction de réfutation, le récit prend une forme hybride cultivant l'intrication des registres. Le lien se fait plus étroit entre sérieux et comique dès lors qu'il ne s'agit plus simplement pour l'auteur de se moquer, au moyen du comique, du sérieux préexistant. Ainsi, dès les premières pages, les préoccupations sérieuses d'Oreste, son désir de vérité, l'application qu'il met à « approfondir la connaissance d'une matière[23] », sont indiscutables. L'étude lexicale menée sur les dix premières pages du récit[24] montre clairement que le couple *ratio-experientia* fait l'objet d'une mise en scène où la proximité du sérieux et du bas corporel produit des effets d'ironie significatifs. Pour soigner ses pannes sexuelles, Oreste se livre à une « profonde *méditation* », il « commença à *philosopher* profondément, voulant bien connaître *l'origine et la cause* de son mal ». Plus loin, on relève les expressions : « l'*exacte anatomie* de son mal », « la recherche des *causes* », « l'étude de sa *constitution naturelle*, de son tempérament », il « fait quantité *d'expériences* », montre sa « curiosité en ces *matières naturelles* », fait encore « quantité *d'expériences pour* voir si tout ce que disent les médecins sur le sang menstruel était vrai », tente des « *expériences, pour* s'éprouver… ». Les déconvenues sexuelles d'Oreste suscitent donc une démarche rationnelle d'autoanalyse, laquelle suit un plan analytique – anatomie du mal, examen des causes puis recherche des remèdes. Dans un premier temps, le personnage semble se satisfaire d'une explication relevant de la médecine des humeurs.

Référence à la théorie des humeurs

Or les jeux d'ironie deviennent plus délicats à traiter dès lors qu'on aborde la référence à la théorie humorale : on quitte en effet le champ de la dérision facile et de l'ironie paradigmatique. L'expression « anatomie de son mal » suivie de l'explication par la médecine des humeurs, que le héros semble envisager très sérieusement, évoque le titre de Robert

---

[20] Le mot est écrit en caractères grecs.
[21] *Ibid.*, p. 5.
[22] *Ibid.*, p. 17.
[23] Selon Furetière, « Science se dit plus spécifiquement d'un art particulier, de l'application qu'on a eue à approfondir la connaissance d'une matière », *op., cit.*, article « Science ».
[24] Voir les pages 3 à 13 dans l'édition d'Emanuele Kanceff.

Burton, *Anatomie de la mélancolie*. Rappelons qu'au début du dix-septième siècle, la théorie galénique des humeurs est remise en cause par les esprits les plus avancés. Paracelse et Vésale en leur temps, et plus récemment Harvey lui ont porté des coups sérieux. En se demandant quel intérêt le libertin au fait des dernières avancées scientifiques de son époque aurait à reprendre un modèle périmé, très vite, on se rend compte que le paradigme mélancolique n'est pas mis sur le même plan que la tradition médicale et livresque abondamment critiquée. Si le vocabulaire des humeurs est bien présent, on peut avancer l'hypothèse de son détournement libertin. Voyons comment. Tour à tour sont signalés l'humeur bilieuse d'Allisbée, ou le tempérament mélancolique d'Oreste :

> Son tempérament, étant presque également prédominé de bile et de mélancolie, lui fait concevoir très vivement en l'imagination le bien et le mal des choses par la chaleur et activité de la bile ; et par après, la froideur de la mélancolie venant à lui glacer le sang par l'appréhension du mal et de la honte qu'il y aurait s'il ne jouissait du bien imaginé, lui fait la plupart du temps perdre la possession du bien présent par la peur de sa perte. Et cette mauvaise humeur exerce sa puissance non seulement sur les parties génitales, mais sur toutes les autres[25].

On voit bien ici que la médecine des humeurs n'intéresse le libertin que dans la mesure où elle fait ressortir la complémentarité du physiologique et du psychologique, et qu'elle corrobore sa vision matérialiste du monde. C'est que le mélancolique amoureux dispose d'une *fortis imaginatio*. En effet, depuis le fameux problème XXX d'Aristote, l'humeur noire est reconnue pour développer « les facultés peu contrôlables de l'imagination[26] ». Dans l'esprit de Bouchard, on le voit, il s'agit moins de remettre en cause la médecine humorale au nom d'une science pratique supérieure que de mettre en avant les pouvoirs de l'imagination. Si Oreste ne parvient pas à ses fins lorsqu'il se trouve en galante compagnie, c'est parce qu'il a l' « imagination troublée par la trop grande envie d'enfiler tout à fait »… A sa « précipitation d'imagination » répond celle d'Allisbée que la crainte d'être enceinte trouble au point de lui faire fluer le sang avant le temps… Et le narrateur de citer l'adage scolastique bien connu *fortis imaginatio generat casum*. En rattachant les comportements particuliers de ses personnages à une loi générale, Bouchard révèle sans doute un souci de vraisemblance psychologique. Mais cet adage occupe une place importante dans la pensée libertine. Il fut recontextualisé et instrumentalisé par Montaigne, La Mothe Le Vayer, Gassendi, abondamment illustré par Cyrano, pour promouvoir une épistémologie du corps. Par la mise en scène ironique de ces jeux érotiques, Bouchard nous apprend à son tour qu'on ne peut soigner séparément le corps et l'âme. Puisqu'il s'agit pour son héros d'inventer une médecine qui redresse Priape et mette un terme à sa mélancolie, comme Montaigne dans son essai sur l'imagination (I, 21), il nous invite à penser le corps et l'esprit « en étroite couture[27] ».

Ceux qui se sont intéressés à l'imagination, Montaigne, Bruno, comme plus tard Gassendi ou Spinoza, ne partagent certes pas tous la même conception. Cependant, ils semblent admettre la division conçue par Bruno, qui distingue une imagination active et une imagination passive.

> La fonction de l'imagination est de recevoir les images apportées par les sens, de les retenir, les combiner et diviser, ce qui se fait de manière double : d'abord par choix et élection de celui qui

[25] Bouchard, *op., cit.*, p. 8.
[26] Voir R. Klibansky, E.Panofky et F. Saxl, *Saturne et la Mélancolie*, Paris, Gallimard, 1964.
[27] Par opposition avec le moment de l'écriture des *Confessions*, le contexte qui voit la publication des *Essais* n'est pas encore affecté par les progrès de la politesse et la normalisation socio-esthétique en cours dès le milieu des années 1620 de sorte que, pour témoigner des effets de l'imagination, l'essayiste n'hésite pas à user de mots « sales » et à évoquer sans pudeur l'anecdote désormais scabreuse de l'homme à l'aiguillette nouée.

> imagine – telle est la tâche des poètes, des peintres, de ceux qui écrivent des apologues et généralement de tout individu composant des figures selon un principe établi ; ensuite, en dehors de tout choix et de toute élection. Ainsi le processus est double : soit par cause élective et volontaire, soit par cause agissante depuis l'extérieur[28].

Le libertin se doit donc de développer la partie active de son imagination lui permettant de convertir sa mélancolie en puissance d'agir :

> De sorte que, pour remédier à cette précipitation d'imagination désobéie et trahie de ses propres membres, Oreste est contraint, en toutes les affaires qu'il entreprend, de désespérer entièrement du succès auparavant que de commencer, afin que son esprit, se résolvant une fois à tous les inconvénients qui pourraient arriver en cas qu'il vint à manquer son dessein, il l'entreprenne en repos et sans aucun trouble[29].

Le libertin mis en scène joue avec la science, il la détourne à son profit

Cependant, c'est plus souvent l'invention comique, relevant d'un art de la parole et du mensonge, qui s'avère être le remède le plus efficace pour soigner et le corps et l'esprit c'est-à-dire de triompher à la fois des insubordinations de Priape et de la mélancolie. En effet, au fil du récit, la science d'Oreste s'identifie à la *burla*. Il s'agit pour lui, en mobilisant les ressources de la moquerie et de la tromperie d'élaborer des stratégies, de faire jouer à la science des rôles variés, de l'instrumentaliser pour satisfaire ses obsessions. Comme la magie naturelle de Francion[30], la science fournit donc au libertin l'occasion de réaliser une « burla ».

Faire venir du sucre : dissimulation

Par exemple, dans l'épisode du sucre, « sous prétexte de curiosité en ces matières naturelles », Oreste vise à obtenir une satisfaction sexuelle :

> Un jour, comme Allisbée avait ses mois qu'elle appelait avoir du sucre, […] il dit sans penser à autre chose qu'à rire, que les hommes aussi avaient du sucre. Ce qu'Allisbée prenant sérieusement, et demandant comme cela pouvait être, Oreste lui dit que remuant ainsi et ainsi son vit, elle en ferait sortir[31].

Dans ce passage très cru, où l'écrivain ne s'embarrasse pas de circonlocutions, il faut tout de même noter les progrès concomitants de la jouissance sexuelle et de l'investigation scientifique. On se souvient que l'expérience a permis d'invalider un certain nombre d'idées reçues. Toutefois la science apparaît on ne peut plus finalisée dans la mesure où l'enquête scientifique a progressé selon des objectifs liés à la quête du plaisir.

Simulation

Plus loin, pour rentrer dans les faveurs d'Allisbée, le héros feint l'aggravation de sa mélancolie (p. 26). Il manifeste alors une bonne connaissance des symptômes de la maladie définie comme « un délire sans fièvre ». Le mal simulé est en tout point conforme à ce qu'en dit Furetière[32]. Résultat : retour en grâce auprès d'Allisbée. Oreste obtient même de nouvelles

---

[28] Giordano Bruno, *De la magie*, traduit du latin, annoté et suivi de « La Philosophie dans le miroir » par Danielle Sonnier et Boris Donné, Paris, Éditions ALLIA, 2002, p. 83.
[29] *Op. cit.*, p. 9.
[30] Je me permets de renvoyer à mon article « Le jeu du rire et de la science dans le Francion de Charles Sorel » in *Libertinage et philosophie n°7*, Presses de l'Université de Saint-Étienne, 2005.
[31] *Op. cit.*, p. 18.
[32] Furetière ne fait que reprendre la définition de Du Laurens, *Discours de la conservation de la vue, des maladies mélancoliques, des catarrhes et de la vieillesse*, Tours, 1594). Voir aussi Jacques Ferrand, *Traité de l'essence et guérison de l'amour ou de la mélancolie érotique*, 1610.

privautés. Dissimulation ou simulation, les deux épisodes sont comparables : le libertin use de la « science » pour mystifier la partenaire et réaliser son projet érotique, il s'agit d'abord de manipuler son esprit avant de lui « manier les parties basses ». Le détournement de la science à son profit, en vue d'un bénéfice sexuel, relève d'une posture libertine : faute de pouvoir déniaiser l'esprit faible, on peut toujours le mystifier.

Le théâtre comme tentative de mystification

Toutefois, il arrive que Priape indiscipliné offre un démenti moqueur aux efforts rationnels et à la science d'Oreste[33]. Après l'échec de l'instruction libertine d'Allisbée par la parole directe, Oreste se propose d'exploiter les ressources du théâtre. Il veut utiliser la double énonciation propre au langage dramatique pour « exprimer la passion de son amour » et faire jouer les ressorts de l'identification. Après de minutieux préparatifs, il intervertit les rôles au dernier moment pour écarter les soupçons : « Il s'avisa de faire jouer une comédie qu'il composa de sorte que le personnage qu'il avait destiné à Allisbée parlait le plus souvent et ce d'amour à celui qu'il s'était proposé de faire lui-même[34]. » Mais par une ironie du sort, le *burlador* est pris au piège de sa propre ruse : le *pharmakon* que constitue l'invention comique, loin d'apporter remède à la frustration du héros, se retourne en poison. S'accomplit en effet un processus de contamination par le théâtre. Oreste, victime d'une imagination travaillée par le désir, voit, encore une fois, le physiologique venir perturber son activité rationnelle. Le théâtre fonctionne donc comme une expérience (de physique) localisée dans le corps même de l'expérimentateur : le retour ironique du corporel fait vaciller la position de supériorité occupée par le libertin et le réintègre dans l'humanité moyenne. Peu importe que l'expérience ait mal tourné : elle n'en aboutit pas moins à une vérité essentielle. Elle pousse en effet son instigateur à passer d'une conception de l'homme où l'opposition entre la raison et l'imagination redoublerait l'opposition entre esprits forts et esprits faibles à une épistémologie d'inspiration épicurienne. Fidèle à l'enseignement de Lucrèce[35], Bouchard présente l'amour comme l'effet d'une influence tyrannique du désir sur l'imagination, c'est-à-dire comme une source d'erreur venant fausser l'entendement, puisque selon les libertins disciples d'Épicure ces deux facultés ne présentent pas de différence de nature. Il ne s'agit donc plus d'opposer la raison à l'imagination. Elles avancent d'un même pas, *pari passu* au dire de Gassendi, l'Épicouros des *Confessions*.

Si le libertin entend détourner la science à son profit, les expériences dans lesquelles il s'est trouvé impliqué n'en ont pas moins permis d' « augmenter la masse des arts et des sciences » en montrant que des éléments épars appuyant une théorie gassendiste de l'imagination peuvent se dégager de l'étude des manifestations les plus triviales du corps. Et le narrateur n'hésite pas à tirer toutes les conséquences de cette découverte : pour lui il ne saurait y avoir de sujet bas. Dans le fameux épisode du sucre, en témoigne la réversibilité de la démarche ironique. À la fois démolition des faux savoirs et promotion d'un « bas corporel » qui n'est pas « dégoûtant », la *burla* favorise le renversement des hiérarchies et des partitions religieuses distinguant parties nobles et parties honteuses. Le rire et l'obscénité célèbrent l'unité de la chair et assurent même la promotion du sperme et des menstrues dans l'ordre du gustatif. Le sucre n'est-il pas sous l'Ancien régime une friandise suprême réservée aux élites ? Comme Pline l'Ancien, Montaigne, Bacon, Bouchard paraît défendre l'idée qu'il

[33] À cet égard, on peut souligner la différence entre la faiblesse d'Oreste et la maîtrise du Francion de Charles Sorel.
[34] *Op. cit.*, p. 14.
[35] Voir en particulier le chant IV du *De Rerum Natura,* traduction et présentation par José Kany-Turpin, Paris, GF Flammarion, 1993.

n'y a pas de sujet bas, honteux et vulgaire pour l'homme d'étude et que le corps, ses humeurs et ses émois peuvent constituer un objet de recherche :

> Allisbée, lui dit-il (ainsi se nommait-elle), je m'étonne bien fort comment ayant l'esprit si fort relevé par-dessus ceux de votre sexe, vous le laissez tomber dans les faiblesses des filles les plus idiotes. Si vous me permettez de toucher votre main, pourquoi faîtes-vous scrupule de me laisser manier vos parties basses ? N'avez-vous pas appris dans ce livre que vous tenez, que ce n'est qu'une même chair semblable en substance, et différente par l'accident de la situation et de la forme seulement [36] ?

Le discours certes ironique – on sait bien qu'Oreste a une idée derrière la tête – brode tout de même autour de l'idée sérieuse que pour la science il n'existe pas de sujet vulgaire. Il affronte le préjugé, combattu par Bacon dans l'aphorisme 83[37], qui veut que « la majesté de l'esprit humain soit diminuée s'il s'adonne à une longue et étroite fréquentation des expériences et des choses particulières qui sont soumises aux sens et délimitées dans la matière… ». Pour le coup, on peut souligner le rôle précurseur de Bouchard, si l'on pense qu'un siècle plus tard, Buffon lui-même renoncera à examiner « la liqueur que les femmes répandent » au nom du principe selon lequel « toutes les expériences ne sont pas permises, même aux philosophes[38] ».

Aussi convient-il d'insister sur la pertinence du discours libertin lorsqu'il lie déculpabilisation de la chair et piques antireligieuses. Pour mener à bien son entreprise de séduction, Oreste attaque l'esprit d'Allisbée. Par l'usage parodique des sources, des autorités morales et religieuses, des catégories aristotéliciennes et de la phraséologie des jésuites s'appliquant à établir la morale de l'intention, son discours est un modèle de rhétorique libertine détournant allègrement les arguments empruntés au savoir scolastique :

> Que si la religion vous tient, je crois que vous avez l'esprit trop bien fait pour ne pas discerner que l'attouchement en ces parties là n'a été défendu que lorsqu'il se fait à *mauvaise intention* [nous soulignons], mais qu'au reste, il est indifférent et même louable, lorsqu'on le fera *pour la fin que je le désire, qui est mon instruction et la vôtre* [nous soulignons][39].

L'obstacle majeur à la philosophie naturelle, que Bacon appelle « le zèle inconsidéré et immodéré pour la religion[40] », est ici combattu avec l'arme de la parodie et la morale de l'intention apparaît ici dans toute son hypocrisie.

Conclusion

Finalement les forces et les faiblesses de Bouchard sont celles de tout récit comique qui traite de questions sérieuses, en particulier scientifiques[41]. Le texte, resté plus de deux

---

[36] Bouchard, *op. cit.*, p. 10.
[37] Bacon, *op. cit.*, aphorisme 83, p. 83.
[38] Cité par Jean-Christophe Abramovici in *Obscénité et classicisme*, Paris, PUF, coll. « Perspectives littéraires », 2003, p. 111.
[39] Et le libertin poursuit : « Fortifiez-vous l'esprit, Allisbée, et l'élevant par-dessus votre sexe rendez-le tout à fait mâle ; et, pour apporter la liberté et confiance entre nous deux, imaginez-vous que vous êtes homme du corps, aussi bien que vous l'êtes déjà de l'âme ; ou bien que traitant avec moi vous traitez avec une simple et ingénue fille ; et vous conjure de me vouloir aimer comme si cela était réellement, vous protestant une fois pour toutes de ne me jamais comporter avec vous autrement ; et lorsque je passerai les innocentes privautés que les vierges les plus scrupuleuses pratiquent entre elles, je vous permets d'user sur moi toutes les violences que vous dictera la vengeance, et me priver tout à fait de votre amitié. »
[40] Bacon, *op. cit.*, aphorisme 89, p. 150.
[41] De ce point de vue, il faut noter la parenté de ce texte avec les Histoires comiques de Sorel, Tristan L'Hermite ou Cyrano.

siècles inédit, ne pouvait satisfaire personne. Ni les Augustiniens, ni les libertins, ni les novateurs (dans l'esprit de Bacon ou de Descartes) alors même qu'il partage en commun avec les novateurs la critique des savoirs figés et de la pensée déductive des aristotéliciens, avec les augustiniens une même anthropologie – la théorie des *libido* –, et avec les libertins une pensée antireligieuse. D'abord, pour Bouchard comme pour les Augustiniens, la curiosité en matière de philosophie naturelle apparaît couplée à la *libido*[42]. Cependant ses *Confessions* – le titre en lui-même est ironique, si toutefois il a bien été choisi par Bouchard – peuvent se lire comme l'aveu sans pudeur et sans remords de la toute puissance de la concupiscence. Mais Bouchard s'expose également à la condamnation des érudits, des savants en quête de respectabilité qui veulent se démarquer du portrait repoussoir brossé par le Père Garasse et les apologistes parce que, premièrement, il attire sur eux les soupçons de libertinage de mœurs. L'imprudent n'a-t-il pas été jusqu'à écrire que la maison d'Élaios servait de refuge à Oreste, un refuge où celui-ci reçoit sa maîtresse et « rentr(e) en possession des faveurs passées » ? De plus, son personnage représente jusqu'à un certain point un obstacle au progrès des sciences puisqu'il accapare à son profit un certain savoir[43]. Pourtant, dans les *Confessions*, les vérités qui établissent le lien entre les maux du corps et ceux de l'esprit finissent par émerger et par former un ensemble cohérent. La mise en scène donne de la visibilité au conflit[44]. Et dans le démontage des cibles, Bouchard a le mérite de montrer que tout se tient. Aux forces qui pèsent sur lui et qui sont les mêmes que celles qui freinent le progrès des sciences, Oreste oppose une réponse centrifuge : s'il peut quitter la scène tragique, s'émanciper de l'emprise familiale et religieuse, le détour par Épicure s'avère nécessaire à son affranchissement. Peut-on dans ces conditions aller jusqu'à considérer le héros comme une métaphore de la science en quête d'autonomie ? A sa manière, Bouchard a coupé un lien, il y en a d'autres. Il occupe ainsi une position décalée : en « retard » par rapport aux novateurs qui se sont attachés à construire une science non finalisée, qui ne soit pas « en vue de l'éthique », mais peut-être en « avance » dans la mesure où sa conception de l'imagination l'amène à refuser la coupure radicale entre une médecine du corps et une médecine de l'âme[45]. Le lecteur est ainsi invité à rejeter comme des impostures ces deux disciplines cloisonnées et à accorder toute sa place au tiers exclu : le libertin que l'épicurisme a déniaisé. Il sait bien que puisque tout est atome[46], il est vain de prétendre soigner l'esprit sans le corps ou de construire des hiérarchies – parties nobles vs parties honteuses – qui ne servent qu'à justifier de nouvelles servitudes. Aussi, plutôt que de mettre l'accent sur les « deux vies » dissociées de Jean-Jacques Bouchard, nous conclurons en soulignant la continuité et la complémentarité de ses « papiers secrets » et de son travail d'érudit et par là même la parenté des deux libertinages, de mœurs et d'esprit, qu'encore aujourd'hui on a peut-être trop tendance à opposer.

Bruno Roche, Saint-Étienne, UMR 5037

---

[42] Le désir de savoir, *libido sciendi*, est une forme de « *fornicatio* », d'adultère spirituel, selon la traduction qu'Arnaud d'Andilly fait du terme utilisé par saint Augustin. On voit par là qu'il est indissolublement lié au désir charnel ou *libido sentiendi*.

[43] Voir l'aphorisme 81 de Bacon, in *Novum organum* : « Voici encore une cause influente et importante, du peu de progrès des sciences. C'est celle-ci ; il n'est pas possible de s'avancer droit dans la carrière quand le but lui-même n'a pas été correctement posé et dressé […]. Mais, le plus souvent, les hommes sont si éloignés de vouloir augmenter la masse des arts et des sciences que, de cette masse qui est déjà à leur disposition, ils ne cherchent rien de plus que ce qu'ils peuvent tourner en faveur de leur pratique professorale, leur profit, leur réputation ou quelque avantage semblable », *op. cit.*, p. 141.

[44] Vladimir Jankélévitch : « l'ironie, oblique, est pour la droiture, elle veut que le scandale larvé se déclare avec franchise », in *L'Ironie*, 2ème édition, Paris, Flammarion, 1964, p. 130.

[45] La coupure est entérinée dans tous les dictionnaires du temps qui distinguent une médecine de spécialistes, mécaniste pour le corps, et une médecine de l'âme nécessitant l'intervention du prêtre.

[46] La théorie néo-épicurienne de l'imagination dérive de l'atomisme, voir Lucrèce, livre IV, édition citée.